

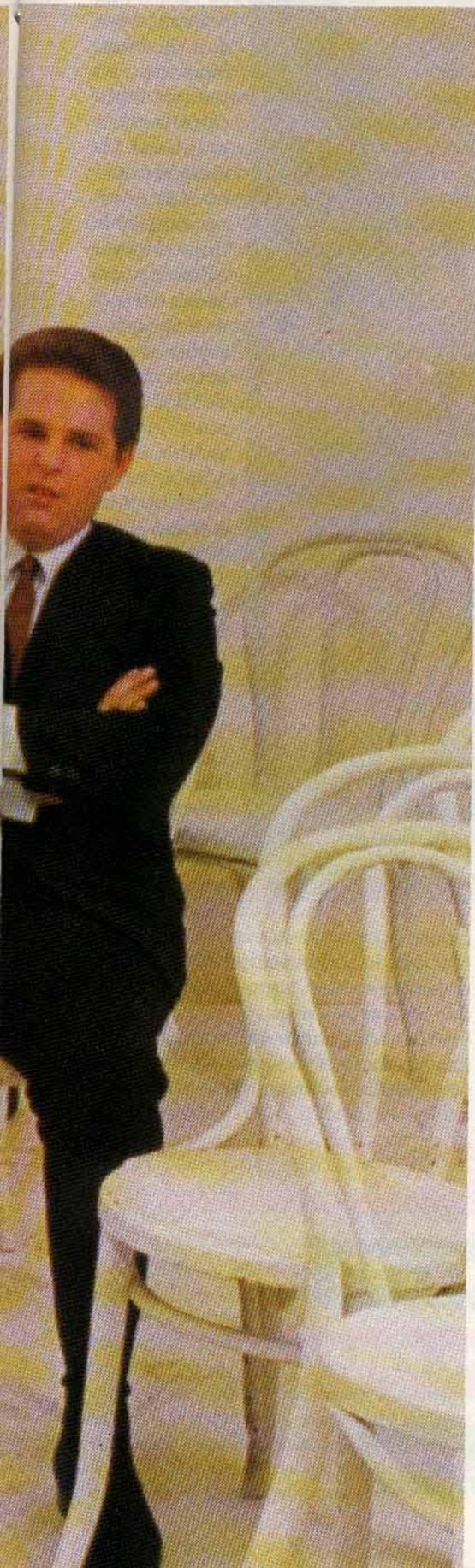
# SOUS LA PLAGES, LES

*Petite tentative de réhabilitation du plus grand groupe du monde : les BEACH BOYS*



# GARÇONS PERDUS ...

Par Jean-Pierre Dionnet



Comme il ne faut jamais, si on peut l'éviter, emprunter la ligne droite, je vais vous parler d'un film qui n'a apparemment rien à voir avec les Beach Boys. C'est le seul bon film qu'ait réalisé John MILIUS (oui, je sais, il y a "Conan", mais là il faudrait discuter car il y avait là-dedans à boire et à manger), c'est "Big Wednesday" qui sortit en France à l'époque, en 1978, sous le titre imbécile de "Graffiti Party", histoire de capitaliser sur le succès de "American Graffiti". C'était l'été. Ce fut évidemment un bide. C'est pourtant un chef-d'œuvre très littéraire, divisé en chapitres avec un commentaire off omniprésent autour de trois acteurs magnifiques : Gary BUSEY, William KATT et Jan-Michael VINCENT — oui, le Jan-Michael VINCENT de "Supercopter" qui, avant de déchoir, avait commencé une belle carrière au cinéma puisqu'avant "Big Wednesday", il joua dans le film remarquable de John FLYNN : "Les Bagarreurs De Brooklyn". Ça raconte la vie, l'amitié, les déambulations de trois amis, de 62 à 74, du moment où à peine sortis de l'école, ils ne pensent qu'au surf, qu'ils considèrent d'ailleurs comme leur métier jusqu'à ce qu'ils se retrouvent, vingt ans plus tard, toujours portant beaux, mais avec les cheveux gris (apparemment le fait de les vieillir par un maquillage soigné n'a même pas effleuré MILIUS qui avait autre chose à penser). Au travers de Jack, Leroy et Matt, on raconte vingt ans d'Amérique, y compris le Vietnam : l'un d'eux sera exempté, l'autre partira malgré lui et le troisième emportera avec lui sa planche. On va le retrou-

ver un peu plus tard sous les traits d'un autre, dans le film suivant qu'écrivit John MILIUS : "Apocalypse Now" où cette fois-ci, au lieu de l'Océan Pacifique, il surfe sur le napalm et les rizières.

Si MILIUS a eu autre chose à penser, c'est parce qu'il tenté de nous montrer la majesté du surf, de cette expérience absurde qui consiste à attendre la plus grande vague et à se laisser prendre dans des rouleaux qui ressemblent à des dessins psychédéliques de feu Rick GRIFFIN au risque de se noyer, pour aller au bout du tunnel entre vie et mort

pour déboucher sur une victoire quasi-métaphysique ou, surf cassé, pour être repêché dans la boue, par un copain, au mieux. Mon moment favori, puisque je ne suis pas là pour parler de "Big Wednesday", mais bien des Beach Boys — on y arrive — c'est la fin, comme on boucle la boucle et les retrouvant comme au début, un peu plus vieux : ils vont affronter enfin la grande vague, celle dont ont toujours rêvé tous les surfers du monde. Bien sûr, ils réussiront, dans une séquence hallucinante et une fois leur exploit accompli, une fois qu'ils auront réussi à surmonter la grande vague, celle qui n'arrive que tous les vingt ans, ils décideront de rendre leurs planches, comme on dit, et d'entrer enfin dans l'âge adulte, de vieillir en somme. A la fin, quand ils s'en vont, ils voient Gerry LOPEZ, le plus grand surfer du monde, qui virevolte magiquement sur l'eau, histoire pour MILIUS de nous montrer au passage un vrai surfer, qu'il reprendra d'ailleurs, dans son film suivant,



**GROUPE AMÉRICAIN LE PLUS CHOYÉ, RÉVÉRÉ, ADORÉ DE LA PLANÈTE, LES BB'S SYMBOLISENT AUSSI EN CREUX TOUS LES MALÉFICES DE LA CALIFORNIE : SEXE, DROGUE ET PSYCHIATRIE... L'OMBRE DE MANSON, LA MORT QUI RODE AU SOLEIL DE VENICE ET LA HAINE QUI TRIOMPHE DES AMITIÉS ADOLESCENTES... ROCK&FOLK, PRÉTEXTANT DE LA SORTIE D'UN COFFRET NUMÉRIQUE A DONNÉ LA PAROLE À JEAN PIERRE DIONNET ET VINCENT PALMER. SANDY GIBSON, À L.A., A RENCONTRÉ BRUCE JOHNSTON ET MIKE LOVE .**

“Conan” : c’est lui qui joue le copain d’Arnold, le petit Chinois qui sait si bien se battre au sabre...

Puis ils disparaissent pendant que l’image se fige et le générique défile sur une petite chansonnette légère et aigrelette, accompagnée à la guitare sèche, “Three Friends Theme”, dûe à deux illustres inconnus, Keola et Kapono

BEAMER, qui étaient là pour vendre du mythe de la jeunesse et de la joie de vivre, arpèges maniérés et voix haut perchées qui font “genre Beach Boys”.

On en veut une seconde à MILLIUS de ne pas être allé chercher les vrais qui, certes, à ce moment-là (75), auraient été bien difficiles, voire impossible à rassembler dans le même studio pour toutes les raisons évoquées plus loin. Et tant mieux, car les Beach Boys sont peut-être le plus grand groupe du monde, mais aussi comme Elvis, le plus grand mensonge du monde car une chose est sûre : ils n’ont pas grand-chose à voir avec la plage, les filles dorées, le bonheur facile, l’adolescence attardée et le sport, malgré tout ce qu’on vous a raconté et toute leur imagerie trompeuse : photos ensoleillées et textes trop enthousiastes sur l’air, le soleil, les filles et la mer

sur les pochettes de disques.

Quelque soit la continuité et la cohérence de leur œuvre, ils sont tout sauf des musiciens qui chantent la joie et l’exploit physique. Leur génie, mais aussi leurs fêlures, leurs mensonges, tout cela, c’est la faute à Brian, Brian WILSON.

Brian WILSON avec ses deux frères Dennis

tous les autres et que déjà il voulait autre chose : écrire la chanson parfaite, écoutant inlassablement pendant des heures les groupes vocaux en vogue à l’époque : Four Freshmen ou Hi-Lo’s, en essayant de comprendre comment quatre ou cinq voix qui peuvent chanter à l’unisson, se désaccorder en route et se retrouver au final, jouant avec

les instruments ou contre eux, pour raconter une histoire, pouvaient en poussant un peu plus loin, aboutir au Graal, à la chanson parfaite, à la mini-symphonie de trois minutes qu’on ne pourra jamais oublier : un terme qu’on a plus souvent accolé à Phil SPECTOR mais qui me semble quant à moi mieux correspondre à Brian WILSON.

Dès l’une de leurs premières chansons, “Surfin’”, écrite à la suggestion de Dennis, ils prirent le nom des Beach Boys qui allait leur rester ensuite. C’est là que tout se corse car Dennis était le seul du



et Carl, leur cousin Al JARDINE et leur copain d’école Mike LOVE formèrent en 61 un groupe qui s’appela d’abord Carl And The Passions, puis The Pendletones et même Kenny And The Cadets... C’est à ce moment-là que le groupe s’aperçut que le grand frère Brian écrivait des chansons mieux que

groupe qui avait du succès auprès des filles et il était le seul qui savait surfer, d’où le malentendu ultime, la grosse menterie qu’ils finirent tous par payer. En 62 et en dix-huit mois, ils eurent dix-huits hits voués au surf ou au hot-rod, (vous savez ces drôles de voitures qui marchaient à l’es-

groupes vocaux en vogue à l’époque : Four Freshmen ou Hi-Lo’s, en essayant de comprendre comment quatre ou cinq voix qui peuvent chanter à l’unisson, se désaccorder en route et se retrouver au final, jouant avec les instruments ou contre eux, pour raconter une histoire, pouvaient en poussant un peu plus loin, aboutir au Graal, à la chanson parfaite, à la mini-symphonie de trois minutes qu’on ne pourra jamais oublier : un terme qu’on a plus souvent accolé à Phil SPECTOR mais qui me semble quant à moi mieux correspondre à Brian WILSON. Dès l’une de leurs premières chansons, “Surfin’”, écrite à la suggestion de Dennis, ils prirent le nom des Beach Boys qui allait leur rester ensuite. C’est là que tout se corse car Dennis était le seul du

**BRIAN DÉCIDA UNILATÉRALEMENT**

**QUE LES BEACH BOYS**

**ÉTAIENT Désormais EN GUERRE**

**AVEC LES BEATLES**

sence et à l'alcool mélangé, moteur à l'arrière, roue de bicyclette à l'avant, véhicules hallucinés aux capots trop longs qui faisaient 100 mètres en quelques secondes avant de s'arrêter bêtement, faute de carburant). Brian avait tant d'idées, tant de chansons qui se bousculaient dans sa tête qu'il pouvait se permettre en même temps d'écrire en parallèle pour un autre groupe qui leur fit un temps concurrence et que j'avoue aimer presque autant : Jan And Dean.

En 63, les Beach Boys atteignirent même les rivages de l'Angleterre avec "Surfin' USA". Ils y eurent un succès d'estime mais déjà les Anglais pensaient à autre chose...

Les Beach Boys ne virent rien venir... Ils nous donnèrent coup sur coup quatre albums, quatre chefs-d'œuvre, qui culminèrent avec le "Christmas Album" de 64, des disques gais qu'il ne fallait pas écouter trop souvent car on risquait sinon d'entendre de drôles de choses : par moments, par exemple, pour voir ce que cela donnait et à l'insu des autres, Brian ralentissait ou accélérât les bandes enregistrées, obtenant des effets de "pleurage" ou d'accélération si subtiles qu'on n'était pas sûr d'avoir bien entendu. Huit albums en tout sur deux ans dont six produits et arrangés par Brian, quand soudain les Beatles déferlent. Brian ne s'en remit jamais tout à fait, ni de leur succès ni du fait que leur musique n'était pas si éloignée de la sienne, et de celui que leur but était le même : la volonté de produire "l'ultime album".

Brian décida unilatéralement qu'ils étaient désormais en guerre avec les Beatles.

Il nous donna alors quelques-unes de ses meilleures chansons comme "California Girls" ou "I Get Around". Il aurait fallu écouter les textes avec plus de soin car ses chansons comme "In My Room", "Wouldn't It Be Nice" et "Girl Don't Tell Me" n'étaient pas les chansons d'un surfer triomphant, prenant une voiture de sport qui ramasse les filles à Malibu pour se rendre à un barbecue un peu plus loin dans une crique déserte où tout le monde ira se baigner nu à minuit. Non, c'était des chansons de petit garçon triste, d'adolescent pas sûr de lui qui n'arrive pas à grandir avec, en arrière-fond, des gémissements qui faisaient penser à ce qu'il avait raconté à deux ou trois proches : qu'il était sourd de l'oreille depuis l'enfance — ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une oreille parfaite comme son frère Carl — parce que son père l'avait battu, fréquemment. Il n'aimait pas son père.

Ce qui brisa alors Brian, ce fut son chef-d'œuvre "Pet Sounds", incroyable collage de tout ce qu'il aimait musicalement, mélange de chefs-d'œuvre et de quelques chansons un peu trop élaborées et qui fut balayé très vite après être monté à la dixième place dans les charts US par l'arrivée du "Sgt Pepper Lonely Hearts Club Band" qui devint, lui, l'album pop ultime, pulvérisant tous les records de vente et le laissant loin derrière. Et pendant qu'il continuait à chanter le bonheur éternel, la descente aux enfers com-

mença. Fidèle à l'image qu'a donnée de lui Guy PEELAERT dans deux images de "Rock Dreams", loin des filles de la plage, seules, longues et dorées regardant face à la caméra, il se retrouva tout seul, gros, les pieds dans le sable, jouant du piano pour lui-même à côté d'une pile de boîtes de bière vides. Et tout à coup, Brian décida de ne plus se produire en scène, ce qui fut un choc pour les autres. Ils essayèrent bien de le remplacer par Glenn CAMPBELL, puis par Bruce JOHNSTON pour leur tournée, mais cela ne marcha guère. Il restait le studio et, en 66, ils nous donnèrent la plus belle chanson de l'histoire du rock'n'roll, "Good Vibrations", et juste derrière, un autre chef-d'œuvre, "Heroes And Villains". Puis ils s'embarquèrent dans la contre-attaque à "Sgt Pepper..." avec "Smile", un disque qui ne fut jamais vraiment fini, tel que le concevait Brian, et l'on retrouva des traces du mammoth avorté sur leurs deux ou trois albums suivants...

Sur "Smile" ou, du moins, sur ce qu'il en reste, il y a quand même les merveilles précitées : "Good Vibrations" et "Heroes And Villains" et aussi le très charmant "Vegetables", mais aussi l'effrayant "Wind Chimes" qui fait plus penser à la musique de Bernard HERMANN pour "Psychose" qu'à une chanson d'été.

C'est l'époque où Malcolm Léo a la mauvaise idée de faire un grand documentaire sur les Beach Boys. Mauvaise et bonne, d'ailleurs, puisqu'on retrouve dans ce documentaire formidable qui s'appelle "The Beach Boys, An American Band", quarante chansons à différents moments de leur carrière, un bonheur pour les yeux et pour les oreilles, car le groupe était également un groupe fascinant visuellement, même s'il bougeait fort peu, de par sa présence-même. Mais il y a entre chacune de ces chansons pénibles à voir, Brian, soufflé comme à la cortisone, les mains raides et immobiles, allongé sur son lit qui regarde le plafond en dévidant sa vie d'une voix monocorde.

La suite n'est pas plus gaie puisque Brian se laisse de plus en plus aller à ses mauvaises habitudes d'alcool et de drogue. Il engagea même à un moment un ancien du FBI qui était chargé de chercher dans toute la maison les caches où il pouvait avoir dissimulé quelques substances interdites mais il réussissait cependant à se tromper lui-même et à tromper ledit garde du corps, dépensant là toute son énergie et se désintéressant progressivement de sa musique. C'était l'époque où il rêvait vaguement d'écrire de grandes symphonies, mais il n'était pas en état pour le faire et ne le fit d'ailleurs pas.

Pendant ce temps, le groupe continua tout seul. Chacun vécut sa vie, Mike LOVE se convertit un temps à l'hindouisme et suivit les pas du Maharishi Mahesh Yogi et Dennis, au travers de quelques jeunes filles envoyées à lui pour le rabattre, devint copain avec Charles MANSON avec qui il écrivit même une chanson pour une face B pour un disque des Beach Boys : "Never Learn Not To

## PLUS NOIR QUE VOUS NE PENSEZ

L'étrange et terrible saga des Beach Boys

### 1963 : Plagiat !

Le premier tube des Beach Boys s'intitule "Surfin' USA". C'est la sensation de l'été 63. Mais le morceau (signé Brian Wilson et Mike Love) est en fait un plagiat éhonté du "Sweet Little Sixteen" de Chuck Berry. Procès, Capitol négocie hors du tribunal, paye à l'éditeur de Chuck Berry une somme rondelette.

### Novembre 1964 : Kiss This

Les Beach Boys passent par Paris et remplissent l'Olympia. Traversant le Palais de Chaillot lors d'une ballade, Brian est pris d'une impulsion irrésistible : il grimpe sur une statue de femme nue qu'il étreint et embrasse passionnément. Apercevant les gendarmes, Al Jardine réussit à faire descendre Brian in extremis.



### Décembre 1964 : Brian Craque

C'est deux jours avant Noël 64 que Brian Wilson, en vol entre LA et Houston explose en sanglots et décréte à Al Jardine : "Je vais craquer". Il craque. Et cesse de tourner avec le groupe.

### 1965 : Le Cassé De La Plage

Deux jours avant Noël, Brian annonce à sa femme : "Marilyn, je vais faire le plus grand disque de tous les temps". "C'est cela, oui !" répond Marilyn. Vexé, Brian sort "Pet Sounds".

### Mai 1966 : Brian Flippe

"Pet Sounds" donc sort. Confus, mais surtout exaspéré par les réactions des fans américains qui boudent son chef-d'œuvre (alors qu'ils ont confirmé aux Beach Boys 16 hits en trois ans !) et de Capitol (qui ressort un "Best Of" dans son dos), Brian s'enveloppe dans un édredon de drogue, grossit, devenant peu à peu ce monstrueux hippo-humanoïde plongé dans une torpeur créative d'où son groupe le sortira chaque fois que le besoin s'en fera sentir.

### 1967 : Le Bac A Sable

Brian réclame... un bac à sable. Le génie créatif pense que si on installe son piano à queue dans du sable, il composera mieux. Un charpentier payé par le management du groupe est convoqué. Il construit un bac à sable géant en séquoia au milieu du salon de la villa de Beverly Hills. Le bac sera rempli de plusieurs tonnes de sable blanc (à la grande joie des chiens de Brian qui y feront désormais leurs besoins).

### 1966/67 : "Smile/ Fire"

Après un an de travail en studio, Brian met la dernière touche à un album qui doit être la "réponse" des Beach Boys au disque "Rubber Soul" des Beatles : un projet intitulé "Smile". Le 10 novembre 66, Brian dirige une énorme section de cordes pour enregistrer la chanson "Fire". La session est parfaite et se termine dans l'allégresse générale quand Julius, le portier de nuit des studios Capitol, annonce qu'un incendie a précisément éclaté à deux rues de là. Brian flippe : "Ce titre est trop. Too much ! Le feu va éclater partout si je sors ce disque". Les bandes de "Fire" sont alors duement enfermées dans un coffre-fort chez Capitol qui, le 2 Mai 67 annonce l'abandon du projet "Smile", alors que sort "Sergeant Pepper".

## LE COFFRET DE LA PLAGE "GOOD VIBRATIONS" évalué par PALMER

**E**n matière de rééditions CD, les Beach Boys auront été gâtés, pour le moins. Depuis des années, l'œuvre a été largement exploitée dans le monde entier, sous toutes les formes : d'un premier coffret sorti en catimini sans spécialement l'avis des intéressés, à la superbe série anglaise aux livrets très documentés, "Two Great Albums On One CD" (CD comprenant toujours trois ou quatre bonus). Deux pour le prix d'un, sympa. Exception faite pour "Pet Sounds", album disons particulier qui mérite son CD perso avec ses bonus, sans oublier l'album de Noël... Voilà comme on se croyait à l'abri. Et que nous tombe-t-il du ciel, nom d'une planche (de surf) ? Un nouveau coffret !!! Une nouvelle lecture génésiaque spécialement destinée aux maniaques. Et là, EMI n'y aura pas été de main morte ! Pour vous donner une idée, le premier titre du premier CD nous attaque de plein fouet : une demo intégrale enregistrée *circa* 1963 où Brian Wilson, seul au piano, démontre à ses frangins et ses copains comment on doit jouer "Surfin' USA" ! Suivi de trente secondes de "Little Surfer Girl", autre demo du même tonneau où le Génie réclame (je vous le livre comme c'est) de la basse et du piano, et obtient royal de l'orgue et de la caisse claire. Sans vous souler de détails, c'est un aperçu de l'atmosphère détendue dans laquelle a été réalisé ce coffret "Good Vibrations" qui porte bien son nom. La



minutie de l'entreprise s'étend même jusqu'à une liste de remerciements presque aussi longue que celle des sélections, 147 dont 60 inédits ou versions différentes ! Car, ne vous affolez pas, il y a de tout. Des démos les plus obscures aux singles classés dans les charts, en passant par l'élaboration de "God Only Knows" ou la première parution officielle des fameuses sessions "Smile". De ce concept-album mythique avorté, vous trouverez onze titres sur le CD #2, plus d'autres extraits sur le CD #6, qui lui ne sera pas commercialisé aux États-Unis mais uniquement réservé aux premiers acquéreurs européens. Une chance que l'on doit savourer. Après la razzia, va-t-il en rester ?... Plus qu'un coffret, c'est un véritable festival Beach Boys qui nous est proposé. Incroyablement vivant ! (Oh la la ! Hal Blaine à la batterie...) Et si cela vous semble trop balaise pour une initiation, vous pouvez toujours vous procurer "California Gold", honorable double CD de 40 classiques remasterisés. A moins que pour le recevoir, vous ne vous abonnez à Rock&Folk ! Alors prenez bien la vague. V.P.

Love" qui était co-signée MANSON-Dennis WILSON et qui entra même un temps dans les charts.

En 69, ils commencèrent à perdre pied et même si "Sunflower" est un beau disque, avec surtout Dennis qui chante le sublime "Forever", même si "Surf's Up" obtint un succès d'estime sur des paroles de VANDY-KE PARKS, tout se défit. Dennis joua à côté de James TAYLOR dans "Macadam A Deux Voies". Dans le groupe, en tournée, il ne restait plus qu'un WILSON, Carl. Dans un sursaut vital, l'animal Beach Boys qui souffrait, mais n'était pas encore mort, réussit à déménager avec femmes et enfants jusqu'en Hollande et même à entraîner Brian, mais pas Dennis qui préféra rester en Amérique pour assister à l'enterrement de leur père : Murray WILSON était mort.

Pour ceux qui ne connaîtraient pas les Beach Boys et auraient envie de comprendre tout à coup que la noirceur des choses, l'épouvantable agonie de la vie de Brian et du groupe, derrière le masque de bonheur apparent, je conseille particulièrement le disque "Holland", qui commence de manière étrange, délétère, ouatée, grise et monotone, un disque d'exil en somme, et qui soudain finit en beauté sur un souvenir de Californie, rêve de jeunesse perdue d'un pays qui n'a jamais existé : "California Suite"...

Ce qui suivit n'est pas très intéressant. Mike LOVE fit une compilation : "Endless Summer", où il capitalisa sur leur passé pour entrer à nouveau dans les charts. Puis avec

JARDINE, il décida de monter une tournée avec William GUERCIO et quelques anciens de Chicago, sous la houlette de l'ex-producteur de Blood, Sweet And Tears. Le succès public sera au rendez-vous.

Il fit une autre compilation dans la continuité de "Endless Summer" : "Spirit Of America" qui marcha à son tour, gentiment. Quant à Brian, il s'était éloigné des autres. Il allait de plus en plus mal. Il était déjà tombé entre les mains d'un thérapeute de choc, ambitieux et malin, qui se voyait déjà le produire : le Docteur Eugène LANDY.

Le pire sera atteint avec le disque suivant "15 Big Ones". Brian n'y fit pas grand-chose, sinon des photos de presse où on le pousa devant, dans la lumière des spot-lights : il était obèse, aphone, le regard affolé, se sentant utilisé mais ne sachant pas trop comment s'échapper de là, gros lapin schizophrène aux yeux rouges.

On peut passer sur les trois disques suivants où pourtant Brian travailla depuis "The Beach Boys Love You" jusqu'au "Light Album". On peut aussi les écouter, il n'y a pas que du mauvais là-dedans...

Pendant ce temps, c'était Dennis qui allait mal, il était tombé sérieusement dans la coke. Il sortit un petit album formidable "Pacific Ocean Blue" où l'on remarqua surtout l'absence des Beach Boys. Dennis ne parlait plus qu'à Brian et ce fut Carl, entre alcool et cocaïne, qui, lors d'un esclandre, mit un terme à ce qui avait été le plus grand groupe du monde.



Oublions l'ultime collaboration "Keeping The Summer Alive", un petit album, sans Dennis.

Oublions le disque de Carl, bien chanté, bien produit mais rien de plus : j'ai même oublié son titre.

Brian rentre à l'hôpital, il fait à l'époque 180 kilos.

Dennis n'avait plus d'argent, plus de maison, il vit chez les uns, chez les autres. Un soir, il se noie. C'était la troisième fois que, dans un état d'excitation intense, de colère et de remords, il plongeait pour récupérer un objet rectangulaire enfoui au fond de la boue sous un bateau. On s'aperçut plus tard que c'était en réalité une photo de mariage de Dennis avec Karen LAM, dans un cadre d'argent que lui avait offert GUERCIO et qu'il avait jeté par-dessus bord du même bateau, il y a longtemps, dans un moment de colère, quand ils décidèrent de divorcer...

Puis on sait que Brian est revenu avec un album solo que nous avons tous fait semblant de trouver admirable — peut-être avions-nous besoin de croire que tout allait bien. Il y a, c'est vrai, un moment très beau là-dedans, la suite "Rio Grande" qui rappelle la période de "Smile" et qui donne à espérer que peut-être un jour il reviendra.

Entre temps, il s'est débarrassé du Dr LANDY qui avait co-signé ce disque avec lui, ce que ses frères et le reste de ses proches trouvèrent un peu abusif. En 90, ils lui firent un procès et réclamèrent 80 millions de dollars en disant qu'il était fou et incapable de s'oc-

cuper de lui-même. Les psychiatres confirmèrent qu'il était effectivement dans un état de délabrement extrême, dépressif, de plus en plus introverti et de plus en plus timide. WILSON finit par transiger et s'arranger à l'amiable avec ses frères. Il accepta même de se séparer du Dr LANDY.

Pourquoi vous avoir raconté tout ça ? Juste pour vous dire que la beauté ne va pas toujours sans douleur et que le bonheur constant que peuvent procurer les chansons des Beach Boys, a souvent d'étranges arrière-plans où on a l'impression que les fantômes cachés ne rient pas, eux. Ce sont des chansons et des disques beaucoup plus compliqués qu'il n'y paraît d'abord et vous n'en aurez jamais fini avec leur musique. Je les imagine là, enfouis dans le sable, attendant je ne sais quoi, ni morts ni vivants. En tous cas, quoiqu'il arrive, il reste assez de chansons, assez de faux souvenirs ensoleillés, d'histoire d'enfant heureux qui joue avec un père imaginaire sur un bateau qui n'existe plus, de filles trop belles qui doivent aujourd'hui avoir cinquante ans, et qui se promènent en pantoufles et en bigoudis, et que d'autres, exactement semblables, ont remplacées sur les plages de Venice... Un monde idéal qui n'existe pas et qui s'appelle la Californie, un monde inventé par un génie de la musique, Brian WILSON, enfermé dans sa tête, incapable de réaliser tout ce qu'il nous a donné, tout ce qu'il pourrait nous donner encore.

★  
JEAN-PIERRE DIONNET

## PLUS NOIR QUE VOUS NE PENSEZ

L'étrange et terrible saga des Beach Boys

### Juin 1967 : Monterey Stop !

Un grand festival pop est annoncé à Monterey. But : célébrer l'ère du Verseau, le changement des esprits, les temps nouveaux. Janis Joplin, Otis Redding, les Who, Buffalo Springfield, les Byrds et Jimi Hendrix annoncent leur venue. Tout le monde supplie les Beach Boys de daigner clôturer l'événement. A une semaine du concert, Brian annule tout : "On ne va pas jouer avec tous ces Anglais"... Jani Wenner, dans son édité de "Rolling Stone", lance une grande campagne anti-Beach Boys dont les effets pervers se font encore sentir aujourd'hui.

### 1967 Spector-noïa

Automne : "Phil Spector veut ma peau" décrète Brian. Après avoir acheté dix exemplaires du single "Be My Baby" (qu'il use à force de les passer et de les repasser sur son pick-up), c'est l'attaque paranoïaque : Brian pense que Phil Spector veut le liquider, lui, son plus sérieux rival, par n'importe quel moyen, notamment en glissant des messages subliminaux à son intention dans les films qui passent à la télévision.

### 1968 : Charles & Dennis

Des freaks de tout poil squattent le studio des Beach Boys, au 14 400 Sunset Boulevard. L'un d'entre eux, gothique, allumé et terrifiant, fournit Dennis Wilson en drogues psychédéliques et en (très) jeunes filles. Impressionné, Dennis tente de signer celui que tout le monde surnomme "Le Sorcier" et qui n'est en fait que Charles Manson. Brother Records, la compagnie du groupe, renâcle, mais Dennis va jusqu'à arranger une session pour Manson (le 9 août 68).

### Mars 1972 : "Holland"

Les Beach Boys donnent un mémorable concert à Amsterdam. Tout naturellement, ils décident de s'exiler au grand complet en Hollande pour y vivre. Tout le groupe et son entourage s'envole (Tous ? Non, Brian panique à l'aéroport et rentre à Beverly Hills). Les Boys veulent enregistrer à Amsterdam, mais aucun studio local n'est disponible. Donc leurs ingénieurs construisent un studio ultra-moderne à LA, puis le démontent et expédient trois tonnes d'équipement en Hollande (où, après réassemblage, rien ne fonctionne !). Un inoubliable disque finira par sortir du cauchemar batave : "Holland".

### 4 Juin 1973 : "Papa Mort !"

Murry Wilson, personnage fantasque qui fut le premier manager des Beach Boys mais s'est depuis longtemps fâché avec ses trois fils, meurt d'une crise cardiaque. Dennis fonce à la morgue s'assurer que son père est bien mort, puis court prévenir Brian. Les deux frères fuient dare-dare Los Angeles. Seul, Carl, passablement furieux, assistera à l'enterrement.



### Mai 75 : 12 X 8 = 700 000

Les Beach Boys tournent avec Chicago. En 12 concerts, les deux groupes raflent 8 millions de dollars, jouant devant 700 000 fans.

### 1976 : Nazi Surf

La femme de Brian engage un médecin alternatif et psychologue de cinquante-trois ans, Eugene Landy, pour "surveiller" le génie Brian, désormais défoncé jour et nuit à la coke. Landy finira producteur et manager de Brian... qu'il guérit. Sa méthode ? Faire surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre son client par des assistants musclés (surnommés les "surfers nazis" par le reste du groupe, qui intentera d'ailleurs un procès monstre au bon Docteur... pour exercice illégal de la médecine).



# Greenpeace & Love ?

**“JE NE PEUX PAS ALLUMER MA TÉLÉ SANS VOIR DES MOUCHES SUR LES BÉBÉS !” MIKE LOVE, ÉCOLO FAROUCHEMENT RÉPUBLICAIN, PARLE À SANDY GIBSON, FASCINÉE.**

**A**mérique, mon Amérique... Pays que j'aime avec ses montagnes et ses prairies dans lesquelles galopent les cowboys. Ses villes, pleines de *college boys*, ses journaux où cavalent les *copy boys*, ses gares où foisonnent les garçons de courses... Amérique, pays de toutes les opportunités, pays que j'aime. Pays des *bad boys*, pays des *home-*

*boys*. Le *homeboy* est né dans les années 60, à Orange County, en Californie du Sud. Le Beach Boy, lui, est un garçon qui va à la messe, se conduit comme il faut, se tient bien à la maison (*homeboy*) et trouve son pays magnifique. “L'Amérique, ce chef-d'œuvre”. Ils chantaient celà... Des chansons simplistes, racontant ce qu'ils voyaient d'où ils étaient. Images naïves, hommages à des plages blanches, à l'Océan Pacifique, au glorieux soleil, filles de californie, que de *fun... fun... fun...*

Aujourd'hui, les Beach Boys sont des vétérans des années 60, une parcelle historique dont les présidents Républicains se disputent l'apanage, car les Garçons de Plage sont devenus des vétérans vénérables.

Dans les années 60, Los Angeles ne pouvait se vanter d'aucun restaurant français, d'aucun quotidien, d'aucune salle de théâtre. Inutile d'y chercher un *Deli* ouvert toute la nuit. Par contre, il faisait toujours beau. Le terrain était bon marché, mais les gens préféraient accrocher leurs maisons sur des pilotis périlleux, à flanc de canyons. Les visiteurs venus de l'Est tombaient d'ennui en une minute new-yorkaise et étaient prévenus qu'il n'y aurait rien à voir ni à faire après la tombée de la nuit. Mais le jour, bien sûr, on pouvait sur-

fer. Tu étais invité. Suffisait de remplir le réservoir de la Mustang et de tailler vers l'Ouest, sur la Route 66.

Le phénomène Beach Boys — aussi américain que le jazz — a duré. Les plages non. Les *Surf Cities* sont devenues des banlieues sinistrées. La couche d'ozone est trouée,

veau. Bruce, à la différence de Mike Love, n'aime pas parler de ses affinités pour la méditation transcendentaliste : *J'en parle moins que certains dans le groupe. Après tout, les catholiques ne sont pas non plus tout le temps à faire le signe de croix... Que chacun se fasse son idée, moi, si on me demande,*

*je serais heureux de dire que ça m'a fait du bien.* Mike Love reçoit Rock&Folk entre deux actions pour l'organisation Eyes Of The Earth. Une association écologique qui distribue des caméras vidéo à des peuplades tribales en enseignant aux indigènes comment filmer les dégâts faits par les promoteurs et les opportunistes. Mike Love triomphal : *Si une photo vaut mille mots, imagine combien d'articles vaudront ces vidéos ?*

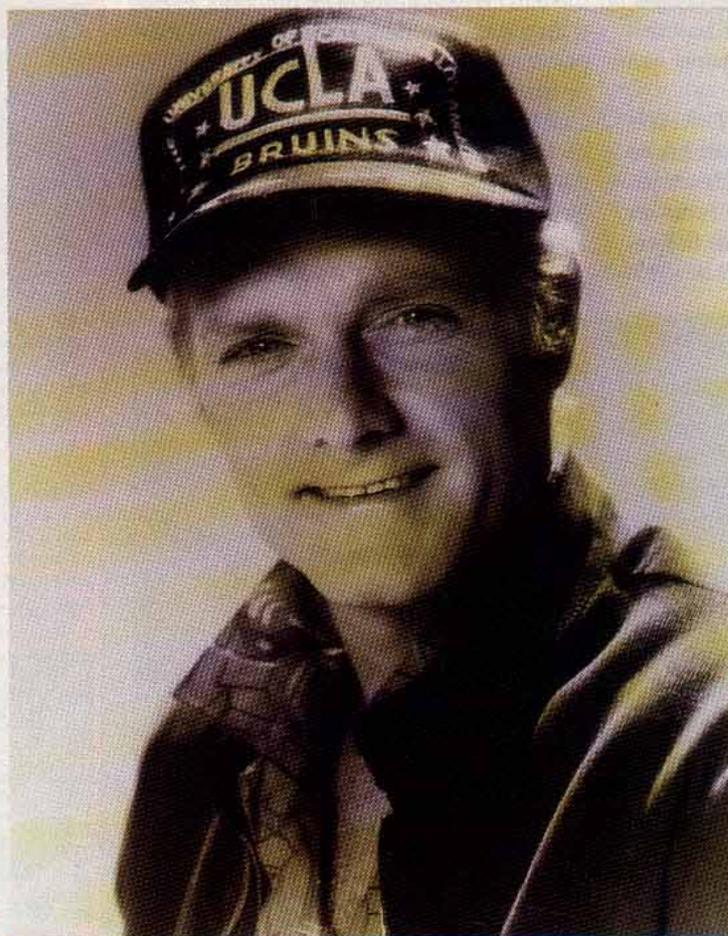
Mike Love est le “Grand Kahoona”, imperturbable et carré, le “Beach Boy” quintessential. Il répond à nos questions dans ses shorts bleu océan, drapé dans une chemise hawaïenne des plus bigarrées, casquette de baseball fermement vissée sur le chef.

Drôle de personnage, Mike Love : à la fois icône rock, Républicain conservateur, végétarien, fou de méditation et totalement obsédé par le sauvetage de l'environnement. La raison de notre entrevue est bien évidemment la sortie du coffret six disques des Beach Boys sur lequel on trouvera même une (1 !) nouvelle composition,

“Summer In Paradise”.

Les yeux fermement rivés dans mes yeux, Mike Love en déclame le texte : “*C'est l'aube de l'apocalypse disent-ils/ Mais l'humanité n'a pas à disparaître ainsi/ Si nous restons unis tout est sauvable/ Nous pouvons ramener l'été au paradis/ (...) J'ai vu le futur et vous savez/ Le monde vivait en harmonie avec les lois de la Nature...*”

Mike Love me regarde avec une intensité



Mike Love : Grand Kahoona et missionnaire cosmique.

mais cette musique-là restera.

Bruce Johnston nous fait visiter ses studios personnels. Il travaille avec Willie Nelson et Elton John et se plaint de la radio californienne qui ne passe que des vieilleries (donc ses chansons des Beach Boys !). Bruce, dernier venu dans le groupe, est philosophe : *Hey, je suis un Beach Boy de cinquante balais, je suis dans le groupe depuis 25 ans, mais je serais toujours “le petit nou-*

féroce, comme s'il voulait savoir si non seulement j'ai compris le sens profond de la chanson, mais également si je suis prête à faire le nécessaire pour aider à sauver la Terre. Laissons parler le missionnaire cosmique !

## La Ferme Du Bonheur

Quand j'étais gamin, j'adorais deux choses, la littérature et la nature. J'allais me balader dans les champs, je courais derrière les papillons et débusquais les têtards et les alevis dans les étangs et les ruisseaux. J'étais capable d'imiter le chant des oiseaux, celui de certaines espèces qu'on ne trouve qu'au sud de la Californie. Si j'imitais le chant du coq, les poules traversaient illico la route ! Pour aller à l'école, je passais par des pâturages et plein de petits jardins. Les gens avaient tous des poulets et toutes sortes d'animaux. J'ai vraiment grandi dans la nature. Mon meilleur ami de l'époque est aujourd'hui bardé de diplômes de zoologie ! On était tout le temps dehors, on adorait la nature. La nature, c'est mon premier amour. Mon fils, qui a quatre ans, ne supporte pas de voir un arbre coupé. Je le comprends. Je suis un terrien, moi. Le mal remonte à une simplification et une mauvaise interprétation du commandement "Tu ne tueras point". Il y a des manières de cultiver qui laissent le sol repousser. On peut construire des maisons sans détruire la nature. Mais l'esprit conquérant existe toujours. Et quand la majorité des gens préfère conquérir plutôt que de vivre en harmonie avec la nature et les autres, il ne reste plus que l'indifférence la plus sèche.

## Ecolo De Droite

On était amis avec George Bush et les Reagan nous aimaient bien. On a rencontré Al Gore à Rio et on l'a écouté. Mais la politique, c'est jouer un jeu et rechercher le consensus. Je met au défi les politiciens d'avouer un jour ce qui est immoral dans leur foutu consensus ! Le système est contrôlé par de grosses sociétés qui recherchent uniquement leur profit. Je ne suis pas anti-capitaliste, car bien que je sois écologiste, je suis tout autant républicain et conservateur. Républicain et conservateur dans le sens où, vu la nombreuse population que nous avons aux Etats-Unis, nous avons besoin d'une économie saine et florissante. Je ne suis pas un réactionnaire, je ne veux pas revenir en arrière, que tout le monde ferme sa gueule et mange des glands, non ! Mais je pense fortement que si vous avez la prospérité et la richesse, vous devez les mettre au service des gens et de la nature dans un esprit positif. Et si vous avez l'intelligence, vous devez vous en servir pour inventer de nouveaux produits et enseigner des règles qui génèrent des richesses pour vous et pour les autres, mais pas aux dépens de notre éco-système. Pas aux dépens de ce que la nature nous a donné.

## Mike Kouchner

Tout est devenu trop simple. Prenez la mer, tous ces minéraux, tous ces poissons qu'on en retire ! Et la forêt, on en fait du petit bois ! Tout cet irrespect pour des formes de vie qui ne sont pas humaines, et qui étaient là bien avant que l'homme blanc arrive. Ou l'homme noir, ou rouge ! Je suis scandalisé que notre société de consommation et de compétition tende à éliminer ces autres formes de vie. Et que notre société soit aussi indifférente et apathique face aux gens qui souffrent pour continuer à s'enrichir, c'est nauséabond ! Je ne peux pas allumer ma télé sans voir des mouches sur des bébés, des hommes et des femmes affamés qui boitillent le ventre gonflé. Je n'exagère pas, ça fait près de quarante ans que je vois ça ! J'ai cinquante-deux ans et je ne veux pas quitter cette planète sans aider les gens qui se battent contre les maladies et qui veulent adoucir les conditions de vie de ce putain de "piège à rat" !

## Mental Guru

Un des dit commandements dicte : "Tu ne tueras point". Il ne dit pas : "Tu ne tueras point... mais... si ils ne sont pas de la même religion que toi, flingues-en le plus que tu pourras..." ! Il ne dit pas qu'on doit laisser les gens crever pendant que nous plantons du tabac ! Nous vivons, dans nos pays riches dits "développés", dans une société insensible et immorale. Voilà pourquoi les paroles de "Summer In Paradise" disent : "Trop de consommation et trop d'avidité/ Quand on pense à tous ces gens/ Qui vivent dans le besoin"... Et nous sommes tous responsables de cette apathie, de cette indifférence et de cette inaction. On n'a pas de quoi être fiers ! Moi compris, avec toutes mes maisons et mes cinq bagnoles de collection, pendant que des millions de gens souffrent. Attention, je ne suis pas pour donner tout ce que je gagne, mais dépenser mon temps et mon énergie pour trouver des moyens d'aider les plus défavorisés, oui !

Si tout le monde viole la nature en détruisant la forêt pour faire du petit bois pour sa cuisine, il n'y aura plus de forêt. Donc, plus d'habitat. Pas de survie de l'espèce possible. Plus de pluie. La sécheresse. La famine. Les gens ne s'en rendent pas compte, mais nous avons modifié le cours du monde...

D'un point de vue écologique, pour les Beach Boys, ne chanter que nos vieilles chansons, celles que l'on a écrit quand on a commencé, serait assez déplacé, pour ne pas dire irresponsable. On a un public qui est adulte et évolué et qui veut que nous mettions nos voix au service de justes causes. Aux individus les petits pas, aux organisations les grands, pour transformer le mal en bien... Si c'est encore possible. ★

PROPOS RECUEILLIS PAR SANDY GIBSON

## PLUS NOIR QUE VOUS NE PENSEZ

L'étrange et terrible saga des Beach Boys

### Juin 1976 : 15 Gros !

"15 Big Ones", sortie du premier album des Beach Boys pour Warner. Qui orchestre une campagne de promo "Brian Est De Retour !" (avec couverture de "People Magazine"). Mais Brian n'a composé que cinq petites chansons et il révèle aux journalistes éberlués qu'à son avis le disque aurait dû s'intituler "Thérapie De Groupe". Le "Village Voice" écrit : "Voilà le genre de musique qu'on s'attend à entendre à un enterrement de rock-star".

### Avril 1977 : Warner contre CBS !

Les Beach Boys sortent un album fabuleux chez Warner ("The Beach Boys Love You"), disque roboratif, tout plein de synthés et offrant douze (12 !) nouvelles chansons de Brian, quand CBS annonce avoir signé le groupe. Ecœurés, les gens de Warner laissent le fabuleux disque mourir (il passera à peine sept semaines dans les charts).

### 1977 : Ça Plane Pour Mike !

A Leysin, en Suisse, Mike Love suit les cours du Maharashi (oui, celui des Beatles !). Il est sûr et certain que le gourou va lui enseigner la lévitation. Refusant d'être dérangé sous quelque prétexte que ce soit, Mike Love ne peut signer son contrat avec CBS !

### Mars 1983 : Love Banqueroute

Mike Love, qui vient de réaliser le rêve de sa vie en sortant un album solo ("Looking Back With Love"), divorce de sa cinquième femme et, incapable d'assurer les pensions alimentaires, les impôts et son train de vie mirobolant, se déclare "insolvable". Une banqueroute personnelle évaluée par la justice californienne à 2 462 737 dollars.

### 17 Juillet 1983 : Surfin' Ronald

Le Président Reagan invite les Beach Boys à la Maison Blanche pour leur remettre des médailles et les traiter de "Trésor National Américain". Puis tout le monde pose pour une séance photo avec l'incorrigible président californien (et sa Nancy de femme).

### Noël 1983 : Le Grand Bleu

Dennis Wilson, le Beach Boy beau et bien aimé, bourré à la vodka, aperçoit quelque chose qui brille au fond de l'Océan Pacifique. Il plonge de son yacht, le Harmony, dans les eaux glacées. Et meurt. Dès 77, Dennis avait publié un album solo remarquablement glauque et prémonitoirement noyé dans les bacs à soldes : "Pacific Ocean Blue".

### Janvier 1986 : Love & Hate

Mike Love fait scandale sur scène au Rock And Roll Hall Of Fame lors de son discours d'intronisation, il traite Mick Jagger et Elton John de "connards", de "poules mouillées" et les prétend "incapables de se mesurer aux Beach Boys". Effondrement général dans la salle.



### Août 1988 : Brian Bide Solo !

L'album solo éponyme de Brian Wilson sort. Selon un communiqué du docteur Landy : "C'est la fin de vingt-deux années de frustration et de doute, ce disque est le plus important de sa carrière". L'album bombe horriblement. Pendant ce temps, les Beach Boys définitivement dirigés par Mike Love sortent la première chanson avec laquelle Brian n'a rien à voir ("Kokomo"), un titre qui devient N°1 partout dans le monde !